



**HAL**  
open science

## Le temps révolutionnaire ou les audaces de la liberté

Huguette Krief

► **To cite this version:**

Huguette Krief. Le temps révolutionnaire ou les audaces de la liberté. *Annales Benjamin Constant*, 2023, Temps et Révolution, numéro thématique, sous la direction de Léonard Burnand et Adrien Paschoud (48), pp.21-40. <hal-04422362>

**HAL Id: hal-04422362**

**<https://hal.science/hal-04422362v1>**

Submitted on 12 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## LE TEMPS RÉVOLUTIONNAIRE OU LES AUDACES DE LA LIBERTÉ

Huguette Krief  
Aix-Marseille Université CIELAM  
Aix-en-Provence, France.

Dans les controverses politiques qu'engagent les hommes de la Révolution contre leurs adversaires de tout bord, le mot « révolution » est lié à une rupture inaugurale et une fondation de la liberté. La liberté est le pouvoir de commencer, comme le pose Hannah Arendt dans son *Essai sur la Révolution*<sup>1</sup>, renouant avec l'idée de saint Augustin<sup>2</sup>, selon laquelle le temps dépendant du mouvement, l'homme expérimente sa liberté au moment où il entre de plain-pied dans la création divine<sup>3</sup>.

C'est dans cette perspective que les députés, les tribuns, les hommes et femmes de lettres se veulent les maîtres du temps de l'action, les « bâtisseurs » du nouvel ordre. Mirabeau convient qu'il y a lieu d'avancer vers l'inconnu malgré les craintes du peuple et de transgresser en quelque sorte la logique de la nécessité ancienne : « Mais si l'ancien ordre de choses et le nouveau laissent une lacune, il faut franchir le pas, lever le voile, et marcher<sup>4</sup> ». Dans cette voie, il faut identifier les manques dont la nation souffre, proposer des lois et des principes novateurs qui y remédient. La politique envahit donc le quotidien des citoyens. L'unité de temps devient le jour, parfois même le soir ou le matin, comme le constate Louis-Antoine de Caraccioli (1719-1803) dans son roman *La Petite Lutèce devenue grande* (1790) : « L'on ne peut porter ses pas dans quelque lieu que ce puisse sans entendre parler des décrets qui paraissent *tous les jours* : on court au lever du jour pour les entendre et les recueillir ; on les répète à ses voisins, on les achète en brochure<sup>5</sup> ». La France révolutionnaire entre de ce fait dans le temps des débats. La jeune Sophie Cottin, future auteure de *Claire d'Albe* (1798), assiste avec enthousiasme aux séances de l'Assemblée nationale en compagnie de son mari, Jean-Paul, l'un des banquiers patriotes de la Révolution : « Hier encore, j'ai été à l'Assemblée nationale un peu tard. Pour arriver à nos places, il a fallu escalader et traverser dans une galerie, où à chaque pas on courait risque de tomber<sup>6</sup> ». Des questions multiples se posent chaque jour sur le cours de l'aventure révolutionnaire et le sens à donner aux événements. En son temps, Bossuet recourait aux prophéties bibliques pour dévoiler, sous l'apparent désordre de l'histoire, le projet providentiel de Dieu, comme dans le *Sermon sur la Providence* (1656) ou le *Discours sur l'histoire*

---

<sup>1</sup> « Les révolutions sont les seuls événements politiques qui nous placent directement et inévitablement face au problème du commencement », Hannah Arendt, *Essai sur la révolution*, trad. Michel Chrestien, Paris, Gallimard, 1967, p. 36-37.

<sup>2</sup> À partir d'une phrase de *La Cité de Dieu* XII, 20, « Pour qu'il y eût un commencement, l'homme fût créé, avant lequel il n'y avait personne », Hannah Arendt théorise sur la faculté humaine de l'action et sur sa liberté : « Le commencement, avant de devenir un événement historique, est la suprême capacité de l'homme, politiquement, il est identique à la liberté de l'homme. Pour qu'il eût un commencement, l'homme fut créé, dit Augustin. Ce commencement est garanti par chaque nouvelle naissance ; il est, en vérité, chaque homme », (*Le Système totalitaire*, Paris, Seuil, 1972, p. 232). Voir Jean-Claude Eslin, « Le pouvoir de commencer : Hannah Arendt et saint Augustin », *Revue Esprit*, oct. 1988, p. 148.

<sup>3</sup> Voir Bruno-Marie Duffé, « Hannah Arendt : penser l'histoire en ses commencements, de la fondation à l'innovation », *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, Vol. 67, n° 3 (Juillet 1983), § Penser l'homme comme *initium*, p. 406-407.

<sup>4</sup> Philippe-Joseph-Benjamin Buchez et Prosper-Charles Roux (éd.), *Histoire parlementaire de la révolution française : ou Journal des assemblées nationales, depuis 1789 jusqu'en 1815*, Paris, Paulin, 1834, t. 2, p. 447.

<sup>5</sup> Louis-Antoine Caraccioli, *La petite Lutèce devenue grande fille. Ouvrage où l'on voit des aventures et ses révolutions, depuis son origine jusqu'au 14 juillet 1790, l'époque de sa majorité, et le jour du Pacte fédératif*, Paris, Cuchet, 1790, p. 276.

<sup>6</sup> Sophie Cottin à Julie Vénès, « 19 décembre 1789, samedi matin ». BnF, NAF 15970, folio 198 (verso).

*universelle* (1681)<sup>1</sup>. Or, disons-le, les causalités qui expliquaient l'*ordo mundi* par le déroulement nécessaire des monarchies selon les volontés de Dieu ne font plus recette au moment où les certitudes vacillent et que les révolutionnaires s'interrogent sur les résistances du monarque. Les gens de lettres participent pleinement à l'action : les uns prennent part aux insurrections révolutionnaires, placardent des feuilles politiques, harangent les foules, tandis que d'autres prennent la plume pour faire le récit du moment mémorable, de cette brèche du temps entre le passé et le futur<sup>2</sup>, où tout a commencé afin d'en délivrer le sens et d'en transmettre la mémoire.

\*

### 1. *La France en révolution*<sup>3</sup> : le temps des ruptures

La mention « an I de la Liberté » apposée sur les ouvrages et les feuilles politiques marque le début de l'ère nouvelle, où la nation organise son affranchissement de l'Ancien Régime. Puisque le temps de la Providence n'est plus, s'ouvre enfin le temps de l'histoire<sup>4</sup>. Selon les observateurs de l'époque, l'extrême inégalité des conditions et la faim poussent la nation à agir : « Cet abus d'autorité, ces vexations de toutes sortes réuniront enfin la masse des opprimés plus fort que celui qui les opprime. Des flots de sang couleront [...] La faim, seule la faim opérera cette grande révolution<sup>5</sup> ». Or, comme tous les commencements, la révolution est imprévisible, surprenante, sans tradition qui puisse servir de guide. On la représente souvent comme un déroulé temporel dans lequel l'instant initial est suivi mécaniquement d'une série d'effets et de résistances qui expliquent la durée de l'accomplissement.

C'est ainsi que Louis-Antoine Caraccioli se consacre à faire le récit de la révolution parisienne dans *La petite Lutèce devenue grande fille*, roman « dédié à MM. de la Garde Nationale ». Cet ancien oratorien qui déplorait la déréliction humaine dans un monde régi par les volontés particulières divines dans un essai théologique, *Le Tableau de la mort* (1760), change de cap sous l'influence des *Méditations chrétiennes et métaphysiques* de Malebranche. Le Dieu de Malebranche, distant de ses créatures, lui laissait entrevoir une place de choix à l'action humaine et à la liberté d'agir<sup>6</sup>. Fort de ces principes, Caraccioli va estimer en 1789 que le temps de la Révolution est un moment fondateur pour l'humanité. Lutèce, son héroïne, en sent toute la nouveauté : « Heureuse année que 1789 ! où je me suis vue sans Bastille, sans lettres de cachet, sans toutes les horreurs qui valaient au moins l'Inquisition ; où je suis enfin

---

<sup>1</sup> Pratiquant une lecture anhistorique des faits, Bossuet opposait « la durée perpétuelle de la religion » aux « grands changements opérés dans les empires », (Jacques-Bénigne Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, Avant-propos, dans *Œuvres complètes*, éd. Jean-François Lachat, Paris, Louis de Vivès, 1863-1867, t. XXIV, p. 263). Voir Pierre Magnard, « L'antinomie du fait et du sens », *Archives de Philosophie*, oct.-déc.1986, vol. 49, n° 4, *Histoire et philosophie* (1986), p. 612.

<sup>2</sup> Sur cette expression, Jean-Claude Eslin, « III. Entre le passé et l'avenir. Penser sans le soutien de la tradition et de l'autorité », dans (dir.) Jean-Claude Eslin, *Hannah Arendt. L'obligée du monde*, Paris, Michalon, « Le Bien Commun », 2000, p. 93.

<sup>3</sup> Formule désignant « le milieu actif et réactif dans lequel s'est inscrit ce processus politique de transformation institutionnelle, sociale et mentale », empruntée à Claude Mazauric, « France révolutionnaire, France révolutionnée, France en révolution : pour une clarification des rythmes et des concepts », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 272 (Avril-Juin 1988), p. 129.

<sup>4</sup> Illustré par une volonté populaire de rupture que célèbre Robespierre à la tribune de la Convention, au nom du Comité de salut public : « Le peuple français semble avoir devancé de deux mille ans le reste de l'espèce humaine ; on serait tenté de le regarder, au milieu d'elle, comme une espèce différente. L'Europe est à genoux devant les ombres des tyrans que nous punissons », Séance du 7 mai 1794 (18 Floréal an II), dans *Débats de la convention nationale, ou analyse complète des séances, avec les noms de tous les membres, pétitionnaires et personnages qui ont figuré dans cette assemblée*, Paris, Bossange et Baudouin frères, 1828, t. 5, p. 327.

<sup>5</sup> Louis-Stanislas, marquis de Girardin, *Mémoires de S. Girardin*, Paris, E. Michaud, 1834, t. 1, p. 61.

<sup>6</sup> Voir Huguette Krief, *Entre terreur et vertu, Et le roman se fit politique*, Paris, Champion, 2010, p.43.

sortie de tutelle<sup>1</sup> ». Mais *La petite Lutèce devenue grande fille* n'offre pas le récit héroïque et dramatisé de la prise de la Bastille, tel qu'il est mis en scène sur les tréteaux parisiens<sup>2</sup>. Le roman fait le récit chronologique des souffrances du peuple de Paris et de sa lutte pour que cessent les crimes des rois. Pour parvenir à intéresser le lecteur, sans le perdre dans le « labyrinthe » de l'histoire, Caraccioli rappelle les circonstances qui ont forgé l'absolutisme des rois comme le fanatisme des Croisés. Il montre surtout l'impuissance du peuple : « Le Despotisme, enfant de la Barbarie, tenait toutes les âmes dans l'esclavage : on n'avait ni la force de parler, ni celle de penser<sup>3</sup> ». Caraccioli le pense avec force : le présent ne doit plus répéter le passé.

La prise de la Bastille symbolise la rupture, l'instant de basculement qui caractérisent le passage à l'acte. Rien ne régule le mouvement initié, tout n'est que pulsions et impulsions :

Si dans le premier choc, l'ardeur de mes habitants me parut féroce, elle n'en fut pas moins juste et raisonnable. [...] Ils crurent, pour donner un exemple de terreur, se faire justice eux-mêmes des vampires qui suçaient leur sang le plus pur, et l'on vit tomber sous leurs mains deux hommes enrichis des dépouilles du peuple, et généralement reconnus pour fripons. Leur exécution parut barbare, tant elle fut rapide [...] mais j'ose dire qu'il fallait une leçon pour contenir les méchants<sup>4</sup>.

Les insurgés savent qu'ils disposent d'un temps limité et que leurs actes tracent les lignes de leur avenir. Ils en ont la responsabilité, ce qui justifie le choix de faire justice eux-mêmes. Leur détermination s'accompagne d'une dynamique émotionnelle qui ferait croire à une accélération du temps. Caraccioli intègre dans cette scène les trois dimensions du temps : le passé honni, associé à des hommes corrompus dont les insurgés contemplant les restes sanglants, le présent insurrectionnel et l'espérance de l'avenir. Pris par l'enthousiasme, Caraccioli défend la légitimité des violences contre la légalité. Le récit gomme les incertitudes et rend les gestes héroïques. Comme l'unité des révolutionnaires fait leur puissance, un défi est lancé par Lutèce à l'Europe des monarques : « Je la suis des yeux cette régénération<sup>5</sup> bienfaisante [...] je la vois armer mes habitants à dessein [...], m'affranchir de tout ce qui peut gêner cette précieuse liberté<sup>6</sup> ».

Même si l'élan réformateur qui investit la littérature pamphlétaire des années 1789-1792 se réclame encore de Voltaire, Rousseau ou Montesquieu, le temps révolutionnaire se présente comme celui de la déconstruction de l'Ancien Régime, Il implique une sensibilité au temps et une dynamique où les accélérations sont dominées par les urgences du présent. Dans l'affrontement politique qui se fait jour entre les ordres du royaume, la mise en œuvre du projet révolutionnaire repose sur la célérité. Il n'y a plus de temps à perdre, car le régime monarchique est moribond. Dans *Le Dernier Cri du monstre* (1789) de Bodard de Tezay (1756-1823)<sup>7</sup>, les héros, Sanelor (duc d'Orléans) et Civis-King (Louis XVI), sont appelés d'urgence au chevet d'un agonisant : « Un énorme géant, couché sur des carreaux, paraît près d'expirer. Les ombres de la mort l'environnent [...]. La main du temps a pesé sur lui, et les années ont altéré sa constitution<sup>8</sup> ». La métaphore désigne le corps de l'État, paralysé par les intérêts particuliers des ordres privilégiés : « Voyez tous ses membres décharnés ! Cette tête colossale en attirant à

<sup>1</sup> Louis-Antoine de Caraccioli, *La petite Lutèce devenue grande fille, ouvrage où l'on voit ses aventures et ses révolutions, depuis son origine jusqu'au 14 Juillet 1790, l'époque de sa majorité, et le jour du Pacte fédératif*, Paris, Cuchet, 1790, t. 1, Dédicace « À Messieurs les militaires 1<sup>er</sup> de la Garde nationale de Paris », p. iij.

<sup>2</sup> Voir Hans-Jürgen Lüsebrink, « Événement dramatique et dramatisation théâtrale, la prise de la Bastille sur les tréteaux français et étrangers », *Annales historiques de la Révolution française* 278 (1989), p. 337-355.

<sup>3</sup> Louis-Antoine de Caraccioli, *La petite Lutèce*, op. cit., t. 1, p. 10.

<sup>4</sup> *Ibid.*, t. 2, p. 282-284.

<sup>5</sup> Voir Mona Ozouf, art. « Régénération », dans François Furet et Mona Ozouf, *Dictionnaire critique de la Révolution française*, Paris, Flammarion, coll. « Idées », 1992, p. 375.

<sup>6</sup> *Ibid.*, t. 2, p. 209-210.

<sup>7</sup> Sur les aspirations politiques de Bodard de Tezay, voir Huguette Krief, *Entre terreur et vertu*, op. cit., p. 215-217.

<sup>8</sup> Nicolas-Marie-Félix Bodard de Tezay, *Le Dernier Cri du monstre, conte indien*, juillet 1789, p. 7

elle les sucs nourriciers, les a privés de leur substance [...] le corps entier est frappé de paralysie. S'il n'est régénéré, il mourra<sup>1</sup> ». Or, pour réussir la régénération du royaume, Sanelor abat l'arbre airain qui terrorise les Gallins, habitants du lieu. Le monstre végétal dont les racines fantastiques plongent sous terre et l'écorce est gravée « de mots cabalistiques, tels que constitution, privilèges, noblesse, ancienneté, droit, religion, puissance<sup>2</sup> » représente l'Ancien Régime honni<sup>3</sup>.

Le dysfonctionnement du corps de l'État et la lenteur de la mise en place des décisions politiques sont autant d'arguments avancés pour pousser à l'action. Bodard de Tezay laisse entendre que les adversaires de la Révolution complotent pour ruiner ses avancées et cherchent à gagner du temps, une façon de résister aux décisions prises. La lenteur en période révolutionnaire devient suspecte et tout atermoiement est le signe d'un complot souterrain ourdi contre la nation. Le pas est franchi par *Nitona Franka et le sultan Patapouf ou histoire de la Révolution franche à l'ordre du jour* (1792) qui condamne sans appel le système monarchique. À force de débusquer les raisons qui ont mené à la crise politique et financière de l'Ancien régime, on en vient à dénoncer la conduite du roi, car ses intérêts ne coïncident plus avec ceux de la Nation. Dans cette fiction romanesque où l'abolition de la monarchie est imminente, la mesure du temps est soumise à la nécessité d'agir sans délai : « Les préjugés, Messieurs, restent d'une ancienne barbarie<sup>4</sup>, ne tiennent plus que par des liens usés, affaibli, et tout prêts à rompre<sup>5</sup> ».

La rupture du pacte politique entre le roi et la Nation est consommée en 1792. En effet, le manifeste dit de Brunswick, pamphlet qui promet de réduire Paris en cendres si la vie du Roi était menacée, déclenche une vive réaction populaire. L'engagement politique des gens de lettres se mesure à leurs propos véhéments contre les trahisons du roi. Après avoir participé à l'insurrection des Sans-culottes lors de la prise des Tuileries le 10 août 1792, François-Amédée Doppet, littérateur jacobin d'origine savoyarde, dénonce le roi et les complots ourdis par une contre-révolution acquise à la « cause des Princes ». Son roman, *Le Commissionnaire de la ligue d'outre-Rhin, ou le Messenger nocturne* (1792), est un sévère réquisitoire contre l'aristocratie émigrée et le clergé non-assermenté. Les preuves avancées par le héros sont accablantes : cet ancien agent de liaison au service « de la cocarde blanche » était chargé de transmettre des plis cachetés et des colis entre les différents centres de subversion. Or, dans sa longue confession, le repenté dévoile l'ampleur européenne de ces réseaux : « À cheval, maraud, à cheval... c'est ainsi que depuis trois ans j'entends crier chaque nuit à mon oreille. Tantôt à Chambéry, tantôt à Rome ; aujourd'hui à Vienne, demain à Stockholm : quand je ne suis pas sur la route de Pétersbourg, je suis sur celle de Berlin<sup>6</sup> ».

Dans le roman, chaque jour est révélateur d'un nouveau complot destiné à entraver le cours de la Révolution. La sensibilité au temps s'y fait d'autant plus aigüe que les alarmes liées à la situation militaire et financière du pays renforcent l'idée que la patrie est en danger. Si aucune des grandes journées révolutionnaires inscrivant la Révolution dans la durée n'y sont évoquées, le temps révolutionnaire apparaît ici sous l'angle des petits faits, avec ces colis qui vont et viennent chaque jour pour inonder la France de faux-assignats et mettre en lieu sûr les trésors

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>3</sup> Voir Antoine de Baecque, « Iscariotte, géant aristocrate ou l'image monstre de la Révolution », dans *Annales historiques de la Révolution française*, n°289, 1992. *Images et symboles*, p. 324-325.

<sup>4</sup> Mot qui opère une fracture et met le monde à l'envers : on devient le barbare cruel de l'autre, « selon qu'on soit patriote ou contre-révolutionnaire ». Voir Jean-Luc Chappey et alii, « Barbares, sauvages et civilisés. Contradictions et faussetés », *Dix-huitième siècle*, n°52. *Barbaries, sauvageries ?*, 2020, p. 26 .

<sup>5</sup> *Nitona Franka et le sultan Patapouf ou histoire de la révolution franche à l'ordre du jour*, traduction libre, Paris, an IV de la Liberté, p. 37.

<sup>6</sup> François-Amédée Doppet, *Le Commissionnaire de la ligue d'outre-Rhin, ou le Messenger nocturne, contenant l'histoire de l'émigration française, les aventures galantes et politiques arrivées aux chevaliers français et à leurs dames dans les pays étrangers, des instructions sur leurs projets contre-révolutionnels... par un Français qui fait sa confession générale et qui rentre dans sa patrie*, Paris, Buisson & Lyon, Bruyset frères, 1792, Préface, p. 1.

de guerre des nobles en émigration. Par cette mise en scène, Doppet démontre que le plan subversif des royalistes progresse à un rythme soutenu. Selon lui, le danger ne vient pas des émigrés aux frontières, qui veulent « prendre la France à main armée avec une poignée de papillons de toilettes<sup>1</sup> », mais des conspirateurs de l'ombre qui corrompent les hommes politiques et soutiennent financièrement les prêtres non-assermentés.

## 2. *La Révolution des villages et des rues : l'expérimentation des temps nouveaux*

Un motif bien connu est que l'une des conditions pour faire émerger un monde radicalement différent est de devenir les maîtres du temps : ainsi les concepteurs de la Régénération se donnent-ils pour tâche de renouveler la mesure et le mode d'énonciation du temps<sup>2</sup>. Afin de clore définitivement l'Ancien régime, la Convention nationale décrète que le calendrier à l'ordre du jour en 1789 (an 1 de la Liberté) à côté du grégorien laisse place à un nouveau calendrier : « Le temps ouvre un nouveau livre à l'histoire et dans sa marche nouvelle, majestueuse et simple comme l'égalité, il doit graver d'un burin neuf et pur les annales de la France régénérée<sup>3</sup> ».

Le jacobin Barbault-Royer, ancien libre de couleur, devenu citoyen français en 1791, en est l'un des propagateurs les plus ardents. Pour lui, le commencement des temps révolutionnaires coïncide avec l'acte de liberté par lequel la nation se défait en 1793 de toutes les déterminations anciennes. Romancier et journaliste, il se fait aussi orateur à Rochefort : cinq jours après la promulgation du décret rendant l'usage du calendrier républicain obligatoire sur le territoire national, il prononce à la tribune de la Société populaire, le 9 frimaire an II (29 novembre 1793), un vibrant discours intitulé *Les Mois républicains*. L'année débute au temps des vendanges, explique-t-il, parce que l'ère républicaine a commencé le 22 septembre 1792, en pleine équinoxe d'automne :

Lorsque la loi se plaça sur les faisceaux brisés du pouvoir tyrannique, que l'autorité du peuple fut solennellement proclamée dans les champs où l'égalité et le despotisme combattirent si longtemps, les campagnes étaient alors couvertes de vignes ou *vendemiæ* ; le raisin pliait sous ses appuis ; les vendangeurs, repoussant d'une main l'ennemi, s'apprêtaient de l'autre à recueillir l'espérance du mois ; vos contrées retentissaient tout à la fois et des cris de la guerre, et du bruit des pressoirs ; ce premier mois de la République fut appelé vendémiaire ou des vendanges<sup>4</sup>.

Après *vendémiaire*, Barbault-Royer évoque les mois de *brumaire*, temps des brouillards, et de *frimaire*, temps des gelées et des frimas de l'hiver. Égrenant les saisons et les mois de l'année, il rappelle le rapport qu'entretiennent ces noms symboliques avec les saisons, les températures et les productions naturelles du peuple. Le calendrier républicain donne un sens nouveau à la vie de la nation<sup>5</sup>, parce qu'il suit le rythme d'une vie proche de la nature et qu'il forge les mœurs morales d'un peuple rustique, digne de recevoir les moyens d'assurer sa liberté. Le discours

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>2</sup> Voir l'article « Calendrier révolutionnaire » dans Élisabeth Liris et Albert Soboul (dir.), *Dictionnaire historique de la Révolution française*, Paris, PUF, « coll. Quadrige », 2005, p. 179-180 – Marie-Clothilde Hubert (dir.), *Construire le temps, normes et usages chronologiques du Moyen Âge à l'époque contemporaine*, Paris, Champion, Genève, Droz, 2000, en particulier « Avant-propos », p. 5-7.

<sup>3</sup> Convention nationale, *Instruction sur l'ère de la république et sur la division de l'année* décrétée par la Convention le 4 frimaire, dans *Réimpression de l'ancien Moniteur: seule histoire authentique et inaltérée de la Révolution française*, Paris, Henri Plon, 1860, Gazette nationale ou Le Moniteur universel, n° 87, 27 frimaire an 2 (17 décembre 1793 vieux style), 1<sup>e</sup> Partie, § 1 De l'ère de la république.

<sup>4</sup> Barbault-Royer, *Discours prononcé à la Société populaire de Rochefort, au nom de son comité d'instruction, par le citoyen Barbault-Royer et imprimé par ordre de la Société (19 frimaire an II— 9 décembre 1793)*, dans *Archives parlementaires de 1787 à 1860, recueil complet, Convention nationale*, Paris, Librairie administrative Paul Dupont, 1913, t. LXXXI : du 6 au 19 décembre 1793), p. 189.

<sup>5</sup> Voir Bronislaw Baczko, « La calendrier républicain : décréter l'éternité » dans (dir.) Pierre Nora, *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984, t. 1, p. 37-83.

plébiscité par les sociétaires est envoyé à des fins de propagande à la Convention, aux Jacobins et aux sociétés affiliées. En effet, Barbault-Royer y annonce la fin de l'ère despotique et du mensonge religieux, puisque le calendrier républicain supprime toute trace de tyrannie (« Alors vous fîtes disparaître le nom d'*août* que l'adulation avait attribué à Auguste, ce premier empereur de Rome, chef d'une famille de tyrans qui dévorèrent les restes de la République<sup>1</sup> ») et de superstitions religieuses romaines (« Ainsi le mois de *mars* était le plus honoré, parce qu'il était consacré au dieu de la guerre, dont ils se disaient leurs enfants et les imitateurs déterminés<sup>2</sup> »).

Une année plus tard, Barbault-Royer revient sur ce thème dans *Amyntas ou l'année républicaine*, idylle publiée dans les *Loisirs de la liberté, nouvelles républicaines* (1794). Amyntas, du nom d'un roi de Macédoine dont parlait Hérodote (*Histoires*, V, 17-20), y tient le rôle d'un patricien qui a embrassé l'humble état de cultivateur : « Cet Amyntas traitait toujours les choses de manière utile à la patrie : autrefois il fut riche, vêtu d'un grand nom, illustre de savoir. Quand l'égalité parut, il fit don de ses biens, devint cultivateur et prit le nom d'Amyntas<sup>3</sup> ». L'idylle s'ouvre sur un discours d'Amyntas qui vante les vertus du calendrier républicain devant une assemblée de citoyens : « L'année républicaine eut donc un rapport suivi avec le système de la république ; elle fut conçue d'après les objets qui doivent assurer la force de l'État, c'est-à-dire, l'agriculture et tout ce qui tient au labourage ». Le calendrier, mémoire de la nation, fonde son progrès moral :

Tant qu'ils (les nouveaux mois de la liberté) subsisteront, le gouvernement du peuple sera solennellement reconnu ; la République coulera avec l'année révolutionnaire, et elle rappellera à vos souvenirs, les objets les plus chers à des citoyens, la vertu, la liberté, le sentiment républicain, l'amour du travail et l'espoir des récompenses<sup>4</sup>.

La nouvelle façon républicaine de dire le temps, de le compter, de l'utiliser est un enjeu politique dont les gens de lettres sont conscients. L'expérimentation romanesque se porte en conséquence sur les nouvelles annales de la Révolution. Des fictions pastorales paraissent en nombre, parmi lesquelles se détachent *Les Aventures de Jérôme Lecoq, ou le Vices du despotisme et les avantages de la Liberté* (1794) par Louis-Marin Henriquez, citoyen de la section du Panthéon-Français. Ce roman pastoral, parfaitement assorti à l'esprit de la Convention montagnarde, rend hommage au peuple initiateur de la « seconde révolution » : « Le massacre du 10 août [1792] avait porté à son comble l'exécration du peuple pour le dernier des tyrans » et la nation avait proclamé « la seule souveraineté qui convienne à des hommes libres, *la République*<sup>5</sup> ». Henriquez esquisse une série de tableaux vertueux, qui illustre le temps du quotidien au village : les soins maternels (« Janette dans son ménage », chap. XXIV), la fête autour d'un arbre de la liberté (« La métairie », chap. XVI), la décade, jour où les villageois se réunissent dans l'édifice consacré à l'Être suprême et au prône politique (« La Décade », chap. XVII), le défilé d'enfants dans la rue principale, réunissant des orphelins, des enfants pauvres ou abandonnés, nourris généreusement par la commune (« Les enfants de la patrie », chap. XIII), la célébration d'un mariage républicain (« Le Mariage », chap. XVIII) et l'enterrement civique d'un bon patriarche (« Les funérailles », chap. XIX). Pour le romancier républicain, l'essentiel est de faire coïncider le présent des citoyens et leur horizon d'attente politique, comme le préconisait Robespierre dans son discours du 10 mai 1793 : « Le progrès de la raison

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 189.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 188.

<sup>3</sup> Barbault-Royer, *Amyntas ou l'année républicaine* dans *Les Loisirs de la liberté, Nouvelles républicaines*, Rochefort, Jousserant, et se trouve à Paris, chez Bailly et La Rochelle, chez Cappon, an III, p. 212.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 221.

<sup>5</sup> Louis-Marin Henriquez, *Les Aventures de Jérôme Lecoq, ou le Vices du despotisme et les avantages de la Liberté, présentées à la Convention nationale*, par Henriquez, citoyen de la section du Panthéon-Français, Paris, Célère, 1794, p. 3.

humaine a préparé cette grande révolution et vous, vous êtes ceux à qui est confiée la tâche particulière d'en accélérer le cours<sup>1</sup> ».

On le voit chez Henriquez, le temps révolutionnaire est lié à la périodicité, à la répétition, qui créent des sortes de scansion dans les pratiques collectives. Les fêtes et les défilés au cœur des villages et des villes ont un rôle normatif dans la construction morale de la nation. Dès l'automne 1793, Barbault-Royer s'en fait le chantre dans plusieurs écrits, discours et idylles. Tout d'abord, il célèbre dans un compte rendu enthousiaste la Fête de la Raison du 10 brumaire an II, cérémonie que la Société populaire de Rochefort a organisé avec les responsables politiques de la région. Loin des fêtes spontanées rousseauistes, la parade qu'il décrit est quasi militaire : le corps politique, les troupes de marine et les citoyens de Rochefort y prennent place pour défiler dans les rues de la ville. La fête décente, grave est accompagnée d'airs martiaux et de slogans politiques criés à pleine voix, favorables à la Montagne : « Nous sommes arrivés sur la place de la Liberté aux cris répétés de : vive la république, vive la Montagne, vive la philosophie !<sup>2</sup> ». Comme le défilé doit fondre les citoyens dans un tout, chaque citoyen est tour à tour spectateur et acteur : aussi des réjouissances sont-elles organisées autour d'adoptions, de baptêmes républicains et d'émouvantes funérailles, destinées à célébrer dignement la mémoire des martyrs de la liberté. Reprenant la plume pour célébrer la fête de l'Union, Barbault-Royer édite *Fête en Floréal an II* (avril 1794) sous l'égide de la Société populaire de Rochefort :

Élèves de Parrhasius, consacrez vos pinceaux à l'embellissement des jeux de la Liberté ; Statuaires, décorez nos trophées, Filles de la cité, faites retentir les airs des accents de l'hymne sacré, Vous qui chérissez l'étude des instruments guerriers remplissez nos réunions civiques par les accords sensibles de vos chants militaires. C'est la fête de citoyens, et tous les efforts s'uniront pour célébrer nos triomphes ; les arts et ses attraits en versant partout l'enthousiasme, rendront leurs moyens innocents aussi efficaces que les armes terribles des vengeurs de la patrie<sup>3</sup>.

Le texte de Barbault-Royer privilégie des scènes sorties tout droit des triomphes romains, mais la démonstration politique porte sur l'actualité. Il rappelle que le contrat social initié par la Constitution de 1793 repose sur l'union fraternelle des citoyens : « Les rois ont été chassés pour que les citoyens se rapprochassent, et que la félicité publique fût fondée sur leur réunion touchante<sup>4</sup> ». La même année, Barbault-Royer exalte une autre fête républicaine, la Reconnaissance, dans *La Théorie*, idylle pastorale en prose. La scénographie rappelle la mise en scène des fêtes républicaines de l'an II : Joséphine, une jeune paysanne à l'allure modeste et la tête couronnée de fleurs champêtres, prend la tête du joyeux cortège, car le village entier lui reconnaît une vertu républicaine exemplaire. On le voit, la littérature révolutionnaire fait de la représentation des fêtes et des défilés la force démonstrative de la détermination politique et de la construction morale des citoyens.

### 3. Le dérèglement du temps

Cependant, face à l'action normative des autorités révolutionnaires et aux excès des insurrections populaires, quelques expressions de résistance se manifestent. Le romancier à succès, Jean-Claude Gorjy (1753-1795), pourtant ardent défenseur de la Régénération, est envahi de doutes : l'état présent du pays n'est-il pas le démenti des promesses de 1789 ? La simple observation ne prouve-t-elle pas l'écart entre le beau projet politique et des résultats somme toute funestes ?

---

<sup>1</sup> Maximilien Robespierre, *Œuvres*, éd. Marc Bouloiseau *et alii*, Paris, PUF, 1958, t. IX, p.495.

<sup>2</sup> *Archives parlementaires de 1787 à 1860, recueil complet*, Convention nationale, Paris, Librairie administrative Paul Dupont, 1913, t. LXXXI : du 6 au 19 décembre 1793, p. 123.

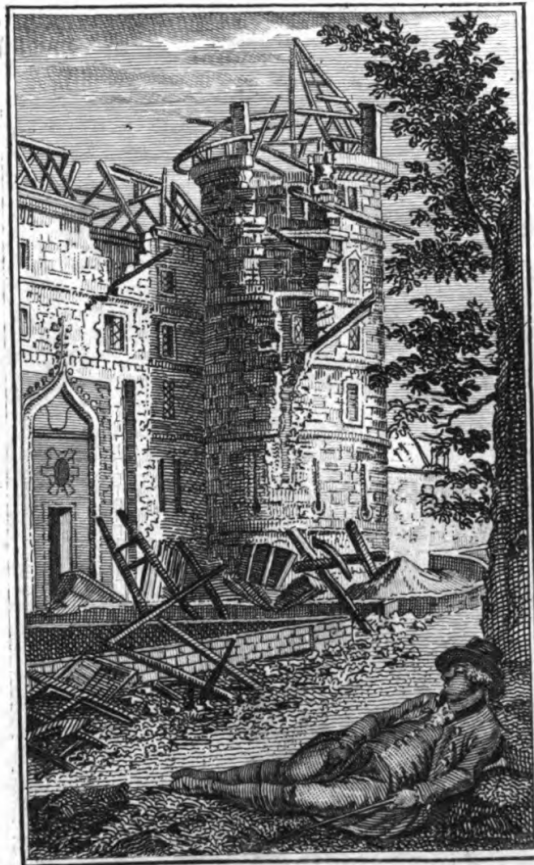
<sup>3</sup> Barbault-Royer, *Fête en floréal*, Société populaire de Rochefort, Charente-inférieure, sl. sd, p. 1.

<sup>4</sup> Barbault-Royer, *Rapport et Plan de théorie, présentés au nom d'une commission décadaire par le citoyen Barbault-Royer*, imprimé par ordre de la société, sl. sd., p. 2.

*Les Tablettes sentimentales du bon Pamphile pendant les mois d'août, septembre, octobre et novembre en 1789*, éditées à Paris chez Guillot en 1791, dévoilent les violences populaires qui commencent à gagner le monde des campagnes. Si la Raison est la référence des législateurs et des députés, comment expliquer à la nation qu'une opinion politique juste ne détermine plus les conduites morales ? Gorjy pense que la dynamique révolutionnaire est dévoyée, car elle ne réussit plus à réaliser le bonheur des citoyens. L'écrivain pointe les erreurs de la déconstruction politique. Dans son roman, le tableau des ruines d'un château brûlé témoigne de la barbarie qui gagne le monde paysan. Allégorie des temps révolutionnaires, les décombres noircis montrent la violence des affrontements entre le peuple et les défenseurs de la féodalité.

C'était un château nouvellement incendié ! Les portes, les fenêtres fracassées et brûlées ; [...] les toits entrouverts ; des portions de poutres noircies par le feu, s'avancant ou suspendues au milieu des débris, les marques des flammes tracées sur les murailles ; par terre, des meubles mis en pièces, des étoffes déchirées ... Cet affreux ensemble rendu plus affreux encore par la lueur fausse et vacillante de la lune, par la blancheur de ses reflets, par l'effrayante opacité de ses ombres, par la multiplicité de points brillant que formaient ses rayons, en tombant sur les vitres brisées dont le terrain était jonché..... Qu'êtes-vous devenus, infortunés à qui appartenait cette demeure ! Peut-être la mort... Le carnage a sans doute accompagné la dévastation... Dieu ! Dieu !... Je tombai prosterné... J'étais trop oppressé pour articuler une prière. Le jour me surprit dans cette posture<sup>1</sup>.

*Tablettes Sentimentales*



*Qu'il fut mon dévouement en ouvrant les yeux, de voir près de moi des Ruines .*

2

Le désenchantement profond qu'éprouve Gorjy s'exprime de manière radicale dans *Ann' Quin Bredouille ou le petit cousin de Tristram Shandy* (1791-1792). Il compose son roman au moment où les Sans-culottes, piques à la main, exigent la mort du roi et la poursuite des

<sup>1</sup> Jean-Claude Gorjy, *Les Tablettes du bon Pamphile*, op. cit., p. 55.

<sup>2</sup> *Les Tablettes du bon Pamphile*, Paris, Guillot, 1790, gravure, Coll. privée.

accapareurs. Le monde allégorique que met en place Gorjy est grimaçant et sombre. Alors qu'on fait de la Révolution l'histoire symbolique de la liberté des peuples, Gorjy la relie au chaos, au singulier, à l'incompréhensible. L'apparition des événements, la gesticulation des personnages et des animaux confinent à l'absurde dans le voyage qu'entreprend Bredouille, le héros- paysan, vers la capitale de la Néomanie où l'on réunit des sortes d'États-généraux. Dans cette contrée qui sacralise la nouveauté ne règnent que le déséquilibre et l'éphémère ; ses citoyens sont inconstants, son système politique d'assemblées bruyant et instable, sa justice expéditive, sa religion de la liberté rendue inaccessible. Proche de Voltaire qui parlait des inconséquences de l'histoire (« Nous voguons dans un vaisseau sans cesse agité par des vents contraires<sup>1</sup> »), Gorjy décrit la situation politique de Néomanie, comme une navigation périlleuse où chacun impose son point de vue sans tenir compte de l'intérêt général :

On entendait crier de toutes parts et à la fois.

– Carguez cette voile-ci.

– Carguez cette voile-là.

– Carguez la voilure entière.

– Courez à la proue.

– Eh! Non, c'est à la poupe.

– Fermez les sabords, pour empêcher la vague d'entrer,

– Au contraire ouvrez-les, pour la laisser sortir.

– Jetez les ancres.

– À bas toute la mâture.

[...] Et chacun revenait à son idée, et aucun ne voulait seulement écouter celle des autres<sup>2</sup>.

Dans ce monde chaotique, la mesure du temps subit des variations suivant les points de vue des personnages, du narrateur, de l'auteur. Alors, dans une démarche à la fois herméneutique et burlesque, Gorjy s'amuse à confronter les croyances des personnages, leur représentation du temps et les savoirs savants sur le mouvement des astres à la source de l'évaluation du temps. Le chapitre LXIII, intitulé « *Les systèmes des différentes époques* » propose, entre autres théories, des représentations cosmologiques reconnues en Néomania. Leur contenu farfelu sur le mouvement des corps célestes est contraire aux savoirs contemporains scientifiques. Deux planches proposent une représentation de l'espace et du mouvement des planètes, opposée à l'héliocentrisme que l'humble paysan Bredouille accepte naïvement comme une vérité de foi : « Suivant ce que m'avait dit monsieur le curé, les tourbillons de Descartes avaient fait place à un meilleur ordonnateur qu'il nommait, je crois, Copernic, et qui avait découvert que le Soleil devait occuper le centre, tandis que les autres planètes faisaient autour de lui des révolutions régulières<sup>3</sup> ». La première planche est d'inspiration scholastique, car les corps célestes (terre, soleil, lune et étoiles) y sont représentés comme fixes sous l'effet d'une combinaison de vents de passage qui meuvent les corps et dont Saint Thomas d'Aquin avait exposé les principes dans la *Somme contre les Gentils* (1259-1265) :

Lorsque les moteurs et les mobiles sont ordonnés c'est-à-dire dont chacun à tour de rôle est mû par un autre, il doit nécessairement se vérifier que le premier moteur étant supprimé ou cessant son mouvement, aucun des autres ne bougera ni ne sera mû : car le premier est cause du mouvement pour tous les autres. Mais s'il existe des moteurs et des mobiles, tour à tour, à l'infini, il n'y aura aucun premier moteur, mais tous seront pour ainsi dire des moteurs

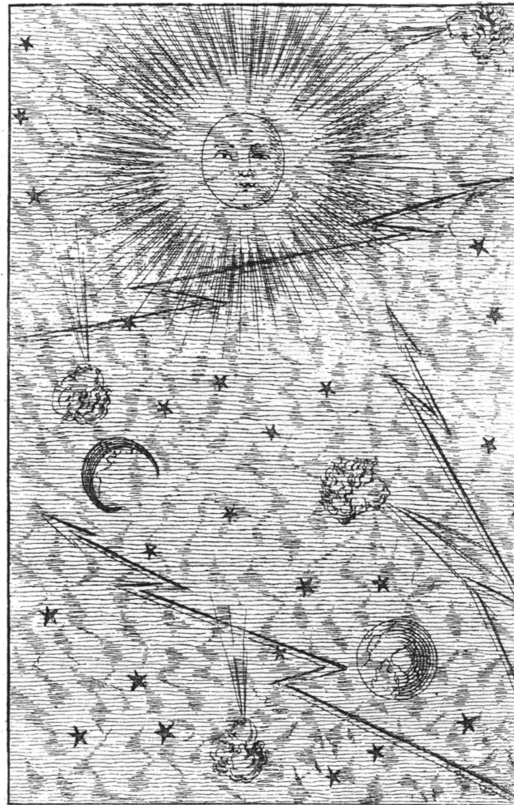
---

<sup>1</sup> Voltaire, *Remarques pour servir de complément à l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations et sur les principaux faits de l'histoire depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIII*, § 17. Des lois, (1763), éd. René Pomeau, Paris, Garnier frères, 1963, t. 2, p. 936.

<sup>2</sup> J.-C. Gorjy, *Ann'Quinn Bredouille ou le petit cousin de Tristram Shandy (1791-1792)*, éd. présentée et annotée par Huguette Krief, Paris, Champion, 2012, p. 112.

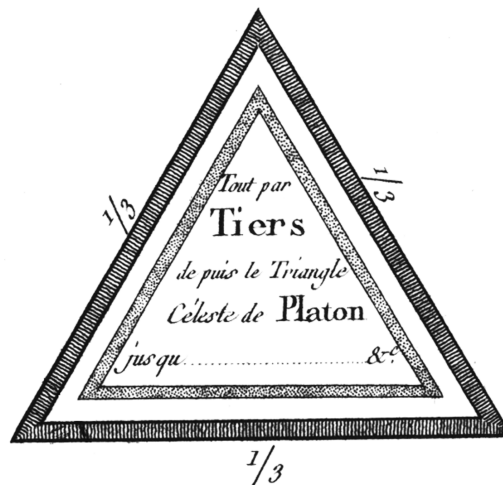
<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 121.

intermédiaires. Donc aucun d'entre eux ne pourra être mû. Et ainsi rien ne bougera dans le monde<sup>1</sup>.



Remarquons que le sens des vents indiqué par des flèches dessine un triangle. Or, dans le roman de Gorjy, le triangle évoque nécessairement la funeste répartition égalitaire des ordres, responsable de la paralysie des institutions et de la ruine du pays, comme le confirme la gravure illustrant le chapitre CXXXIV « Les obstacles de la prudence ».

## La grande Clavicule ou *Le nombre par excellence*

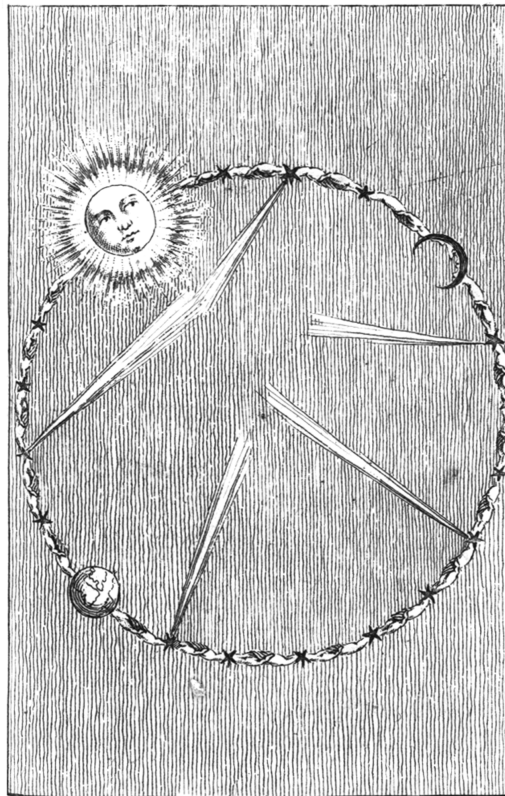


<sup>1</sup> Thomas d'Aquin, *Somme contre les Gentils*, (livre 1 « Dieu », chap. 13 « Preuves de l'existence de Dieu, n.14), version numérisée, consultée le 22 juin 2020, p. 17.

[http://palimpsestes.fr/textes\\_philo/thomasdaquin/sommecontregentils.pdf](http://palimpsestes.fr/textes_philo/thomasdaquin/sommecontregentils.pdf)

La référence parodique au triangle céleste de Platon et à la grande Clavicule de Salomon, grimoire des sorciers apparu vers les XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècle, laisse entendre que le projet révolutionnaire est un manuel de magie pratique pour atteindre le bonheur de la nation et la richesse du pays.

La seconde planche représentant l'espace et du mouvement des planètes est plus fantaisiste. Gorjy l'intitule « Système du bonhomme Jacques Croyant <sup>1</sup> », car elle est d'inspiration religieuse : en effet, on est au cœur d'une cosmologie où les corps célestes sont des réalités divines dans un ciel parfait, non des réalités mues selon des règles physiques du mouvement. La gravure représente les corps célestes comme des entités éternelles situées dans un espace circulaire, où elles ne bougent pas les unes par rapport aux autres du fait de la pression exercée par une chaîne de mains célestes, fixées sur les étoiles. Les lumières stellaires se dirigent toutes vers un centre vide, formant une copie parodique de l'homme de Vitruve de Léonard de Vinci.



Est-ce à dire qu'une vraie mesure du temps est inaccessible à l'esprit ? Convenons avec Gorjy que les planches soumises à l'examen de Bredouille et des lecteurs sont des constructions artificielles, sans valeur scientifique ni utilité réelle. En réalité, l'auteur veut à tout prix prouver que le goût néomanien pour la nouveauté est poussé une fois de plus à l'extrême et qu'il réduit la science astronomique comme la politique à n'être qu'une escroquerie intellectuelle.

La mesure du temps n'étant ni stable, ni constante, rien ne va plus au royaume de Néomanie. Les dérèglements de l'horloge publique y créent le désordre et la confusion, car les activités des habitants en dépendent de jour comme de nuit. Le chap. LV (« L'évangile du jour ») s'ouvre sur l'horloge qui rythmait autrefois les heures : « Il y avait dans la grande ville de Néomanie, sur la grande place, une grande tour et, sur icelle, une grande horloge. Et c'était cette horloge-là qui réglait tout le pays. Et cette horloge était une vraie pierre d'achoppement<sup>2</sup> ». Le temps de l'Ancien régime se présente ici comme un régulateur stable et une source d'équilibre social. Il y a tout lieu de penser que Gorjy fait allusion à l'horloge mécanique sonnante que Charles V fit

<sup>1</sup> J-C. Gorjy, *Ann'Quinn Bredouille, op. cit.*, p. 125

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 116.

installer au palais royal sur l'île de la Cité : le fait royal d'avoir imposé une heure fixe lui paraît avoir changé positivement la manière de vivre des sujets et fait la réussite économique du royaume. *A contrario*, l'horloge publique sous la révolution néomanienne devient une mécanique folle, instable et imprévisible :

Tantôt elle allait trop lentement et faisait dîner trop tard. Tantôt elle allait trop vite et sonnait le dîner avant qu'il fût cuit. Tantôt elle menaçait de s'arrêter tout court ; et Dieu sait, dans toutes ces circonstances que de déclamations, quel déchaînement contre ceux qui étaient chargés de son entretien. – « Ils s'inquiétaient peu des autres », disait-on, « parce qu'eux avaient toujours le ventre plein. » – « Ils allaient », prétendait-on, « jusqu'à vendre à leur profit l'huile destinée à graisser les rouages ; le cambouis qui résultait du frottement ; même des quantités de limaille qu'on les accusait d'extraire incognito avec des limes sourdes<sup>1</sup> ».

Pour Gorjy, le temps révolutionnaire n'est donc plus le moment ardent des ruptures de 1789, où l'action était libératrice ; il est devenu l'expression d'un chaos, car les législateurs-prophètes n'ont plus de capacité à la raison et que les repères politiques comme les valeurs morales se perdent : « Nous parcourûmes les grandes masses, les groupes, les moindres réunions. Partout nous rencontrions Bacchus et la Folie, mais nulle part la vieille Gauloise que nous cherchions<sup>2</sup> ».

#### *Pour conclure*

Malgré les oppositions et les résistances rencontrées, le temps de la Révolution naît à l'endroit où apparaît la Liberté : liberté de croire au bonheur, liberté d'agir et d'unir les volontés populaires pour s'affranchir du despotisme et de la féodalité. L'ère des ruptures débute au moment où une brèche est faite dans le *continuum* des monarchies de droit divin par les citoyens en quête de régénération politique.

Dès 1789, les écrivains patriotes s'engagent à éclairer leurs concitoyens sur les événements en cours. La croyance dans l'*ordo mundi* si combattue par les Lumières tombe d'elle-même avec la chute de la Bastille. Chacun raisonne et introduit un ordre logique parmi les faits. Si le présent est, comme le définit Paul Ricoeur, une transition entre les ténèbres du passé et les lumières de l'avenir<sup>3</sup>, alors le lien de causalité imprimant au temps cette direction invariable a pour effet d'apaiser les inquiétudes. Le temps révolutionnaire invente à ce titre un nouveau devenir, des repères différents et mobilise les volontés pour mener l'action. Mais, pour que le flux du temps n'emporte pas le souvenir de pareilles audaces, la littérature s'en fait la mémoire, comme l'expriment avec ferveur *Mes soixante ans, ou Mes souvenirs politiques et littéraires* (1833) de la poétesse républicaine Constance de Salm (1767-1845) :

Ces temps de gloire, de détresse,  
Qui seront admirés par nos derniers neveux,  
Muses ! Redisons-les ! [...]  
Que l'on se trouvait grand lorsque la voix du sage  
Du haut de sa tribune éclairait l'univers,  
Arrachait la pensée à son long esclavage,  
Et de l'homme brisait les fers<sup>4</sup> !

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 117.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 310.

<sup>3</sup> Paul Ricoeur, *Temps et récit, t. III [Le temps raconté]*, Paris, éd. du Seuil, 1985, p. 380. Moment où Ricoeur rencontre dans son parcours les vues de Reinhard Koselleck qui propose d'envisager, dans sa réflexion théorique sur l'histoire, non seulement les catégories d'espace d'expérience et d'horizon d'attente, mais encore la logique qui articule ces deux pôles. La manière de les mettre en rapport sous la Révolution dynamise le temps nouveau et donne à chacun le sentiment d'une accélération du temps.

<sup>4</sup> Constance de Salm, *Ouvrages divers en prose ; suivis de Mes soixante ans*, Paris, Firmin Didot, 1835, t. 2, p. 215 et 217.